

La femme et la mode (1908)

Georg Simmel

Nous proposons à la lecture un texte inédit du philosophe et sociologue allemand Georg Simmel, auteur notamment de *La philosophie de l'argent* et de *Problèmes de la philosophie de l'histoire*.

Si la mode exprime et accentue à la fois l'instinct de l'individualisation et de l'égalisation, l'attrait de l'imitation et celui de la distinction, ainsi s'explique peut-être pourquoi les femmes en général sont si fortement éprises de mode. La faiblesse de la position sociale à laquelle les femmes ont été condamnées durant la plus grande partie de leur histoire les rattache intimement à tout ce qui relève des mœurs, des convenances, des formes d'existence légitimées et agréées. Car le faible évite l'individualisation, l'autonomie, avec ce que cela comporte de responsabilité et de nécessité de s'en remettre à ses seules forces pour se défendre. Seule la forme de vie typique lui procure la protection qui empêche les forts d'abuser de leurs forces exceptionnelles.

Mais sur ce sol bien assuré des mœurs, de la moyenne, du niveau général, les femmes vont désormais aspirer de toutes leurs forces à l'individualisation relative qui leur est encore possible et à la distinction de leur personnalité propre. La mode leur fournit précisément cette combinaison inespérée : d'une part, un domaine d'imitation générale, une navigation dans le sillage social le plus large, une exonération pour l'individu de sa responsabilité en matière de goût et d'action – d'autre part, une distinction, une accentuation, une ornementation individuelle de la personnalité.

Il semble que pour chaque classe d'êtres, voire vraisemblablement pour chaque individu, s'établisse un certain rapport quantitatif entre l'instinct d'individualisation et celui qui porte à se fondre dans la collectivité, de sorte que, lorsque dans un certain

domaine de la vie, l'assouvissement de l'un de ses instincts est entravé, l'homme le cherche autrement pour combler sa ration de besoins.

Il semble ainsi que la mode soit la soupape par où s'échappe le besoin qu'ont les femmes d'une certaine ration de distinction et de mise en valeur individuelle, dès lors que la satisfaction dans d'autres domaines leur est interdit.

Au XIV^e et au XV^e siècle, l'Allemagne tend vers un développement extraordinairement fort de l'individualité. Les dispositions collectivistes du Moyen-Âge vont être très largement entamées par la liberté de la personne individuelle. Mais au sein de cette évolution individualiste, les femmes n'ont toujours pas trouvé leur place : la liberté personnelle de mouvement et d'épanouissement leur demeure défendue. Elles se dédommagent en revanche par les modes vestimentaires les plus extravagantes et les plus hypertrophiées qui se puissent imaginer. À l'inverse nous voyons qu'en Italie, à la même époque, cette marge de manœuvre pour le développement individuel est accordée aux femmes.

Les femmes ont eu à la Renaissance beaucoup de possibilités de se cultiver, d'exercer une action sur le monde extérieur, de procéder à une différenciation personnelle, telles qu'elles ne se représenteront plus pour elle quasiment pendant des siècles ; l'éducation et la liberté de mouvement étaient presque les mêmes pour les deux sexes, en particulier dans les couches supérieures de la société.

Or il n'est pas fait mention en Italie à cette époque de quelconques extravagances de la mode féminine. Le besoin de s'assurer des garanties individuelles dans ce domaine et de gagner une sorte de distinction est absent car l'instinct qui s'exprime ici en d'autres domaines se trouve suffisamment satisfait.

En général, l'histoire des femmes exprime dans leur vie tant extérieure qu'intérieure, dans l'individu comme dans le genre, une unité, un nivellement, une uniformité comparativement si grands qu'elles ressentent le

besoin, au moins dans le domaine des modes, qui est celui du changement par excellence, d'une activité plus vivante pour se donner un supplément d'attrait autant du point de vue de leur propre sentiment que de celui des autres.

De même qu'entre l'individualisation et la collectivisation, il existe entre l'uniformité et la diversité des contenus de vie une certaine proportion des besoins qui est entraînée en une sorte de va-et-vient d'un domaine à un autre, qui cherche à compenser le blocage rencontré sur l'un par une gratification extorquée quelque part ailleurs. On peut dire dans l'ensemble que la femme, comparée à l'homme, est, des deux, l'être le plus fidèle ; la fidélité que l'uniformité et l'unité de l'être exprime sur le versant du cœur réclame précisément, en vertu de cet équilibre des tendances vitales, quelque variété plus vivante dans des domaines excentrés.

L'homme, à l'inverse, qui, d'une manière typique, est, selon sa nature, plus infidèle, n'a pas l'habitude de maintenir le lien au rapport établi sentimentalement avec la même inconditionnalité et la même concentration de l'ensemble des intérêts vitaux sur ce seul rapport, éprouvera par conséquent moins le besoin de cette forme extérieure de variété.

Disons-le, le rejet des changements dans des domaines extérieurs, l'indifférence à l'égard des modes sont spécifiquement masculins – non parce qu'il est des deux l'être le plus unitaire mais précisément parce qu'il est le plus multiple et peut, pour cette raison, se dispenser des changements extérieurs.

Voilà pourquoi la femme émancipée de l'époque actuelle qui cherche à se rapprocher de l'être masculin, de sa différenciation, de sa personnalité, de sa mobilité, marque aussi ostensiblement son indifférence à l'égard de la mode. La mode constitue également pour les femmes en un certain sens un substitut à la position dans un milieu professionnel.

L'homme, qui s'est enraciné dans un tel milieu a, de ce fait, évolué dans une sphère de relatif nivellement. Il est au sein de ce milieu semblable à beaucoup d'autres et

n'est à maints égards qu'un spécimen au regard du concept de ce milieu ou de cette profession. Par ailleurs, en guise de dédommagement pour ainsi dire, il est paré de toute l'importance, de la force concrète et sociale de ce milieu. A son importance individuelle vient s'ajouter l'importance de son appartenance professionnelle qui peut souvent masquer les manques et les insuffisances de l'existence purement personnelle.

Or c'est précisément ce que la mode est capable d'effectuer avec de tout autres contenus : elle pallie aussi l'insignifiance de la personne, son incapacité à tirer exclusivement d'elle-même les moyens d'individualiser son existence, par l'affiliation à une sphère caractérisée, mise en valeur par la mode et présentant quelque cohérence pour la conscience collective.

Ici également la personnalité vient s'insérer en tant que telle dans un schéma général, qui à lui seul possède d'un point de vue social une coloration individuelle et remplace ainsi par le détour du social ce qu'il est interdit à la personnalité d'atteindre par la voie purement individuelle.

Si le demi-monde a si souvent frayé la voie de la nouvelle mode, c'est par sa forme de vie déracinée qu'il faut l'expliquer ; l'existence de paria que la société lui assigne, suscite en lui une haine ouverte ou latente contre tout ce qui est déjà légalisé, tout ce qui a une consistance fixe, une haine qui trouve dans un désir impétueux de phénomènes toujours nouveaux son expression relativement la plus innocente ; dans l'aspiration continuelle à de nouvelles modes jusque-là inédites, dans la brutalité avec laquelle est passionnément adoptée la mode la plus opposée à celle qui avait cours, se loge une forme esthétique de l'instinct de destruction qui semble être le propre de toutes les existences de paria, dans la mesure où celles-ci ne sont intérieurement pas tout à fait asservies.

Traduit de l'allemand par Jean-François Poirier.